



## PEUPLES ITALIQUES

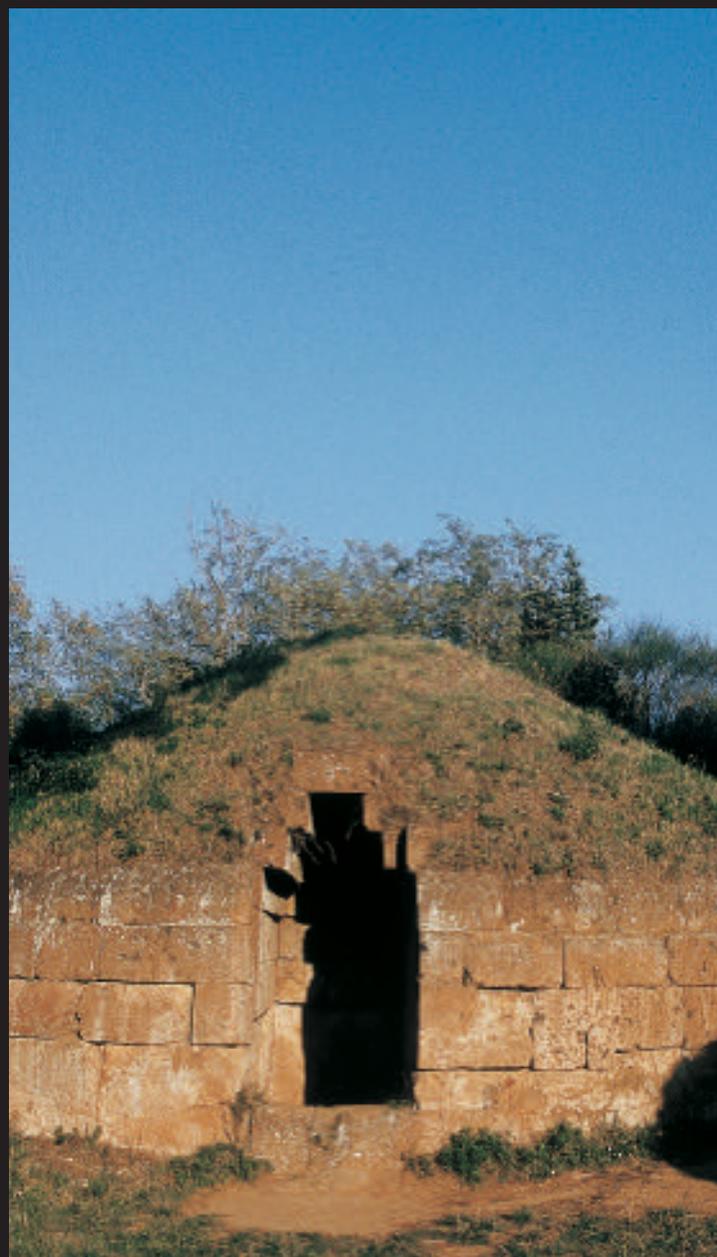
Jacques Chamay

Si la présence humaine dans la péninsule Italienne remonte à quelque 200 000 ans, c'est au Paléolithique supérieur, il y a 35 à 30 000 ans, qu'il faut placer le véritable début de la préhistoire italienne. L'arrivée de l'homme « moderne », l'*Homo sapiens*, est attestée en de nombreux sites, où se trouvent des grottes ornées et des sépultures.

Au Néolithique (6000 à 3000), ce sont les régions méridionales de l'Italie et les îles (Lipari, archipel des Éoliennes, Sicile) qui se signalent par un développement des conditions de vie plus avancé, à cause de leur ouverture vers l'Orient. L'âge des Métaux (3000 à 300) correspond à la venue de nouveaux groupes d'immigrants indo-européens qui vont conférer à l'Italie le trait qu'elle conservera jusqu'à l'avènement de l'Empire romain : la diversité culturelle, chaque peuple ayant ses caractéristiques propres et évoluant à son rythme.

Vers le milieu de l'âge du Bronze (1600-1300) apparaissent la culture dite des Apennins, dans le centre de la péninsule, et celle des Terramares, dans la plaine du Pô. La première, qui s'est rapidement répandue vers le sud, vivait surtout de l'élevage et observait le rituel de l'inhumation. La seconde, cantonnée à sa région d'origine, pratiquait la culture intensive, travaillait et commerçait le bronze. La crémation y remplaçait l'inhumation. C'est à cette époque que se fit sentir l'influence prépondérante des Mycéniens, dont la présence sur le sol italien est attestée par les fouilles archéologiques (tessons). La fin de l'âge du Bronze (1300-1200) est marquée par le développement considérable du rite de la crémation qui, pourtant, n'atteindra pas l'est des Apennins (Marches et Abruzzes actuelles) ni les régions méridionales. Enfin, quand s'ouvre l'âge du Fer (vers 900), c'est l'influence des Phéniciens et des Grecs qui se fait sentir. Attirés par les ressources de la région, surtout minières, ils finissent par s'y installer, les Phéniciens en Sardaigne et dans l'ouest de la Sicile, les Grecs en Campanie et aussi en Sicile, où ils fondent des colonies.

*Fig. 1 (page de gauche). Chimère d'Arezzo. Milieu du IV<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Long. : 1,20 m. Florence, Musée archéologique. Sculpteur et fondeur ont rivalisé d'habileté pour rendre avec minutie et un naturalisme frappant chaque détail de ce monstre, qui tient du lion et de la chèvre (chimère).*



*Fig. 2. Tumulus érigé sur l'une des tombes souterraines de Cerveteri. VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.*



Peuples italiques – Jacques Chamay

### La culture villanovienne

On appelle *villanovienne* la culture du premier âge du Fer en Italie, d'après la découverte en 1853 d'une vaste nécropole près de Villanova di Castenaso, à 8 kilomètres de Bologne. Son centre était la région comprise entre l'Arno et le Tibre, la future Étrurie, mais elle incorporait aussi au nord l'Émilie, la région de Bologne déjà citée et la Romagne. Au sud, elle touchait la Campanie. Les spécialistes distinguent trois phases, le Villanovien I (900-820), la Période intermédiaire (820-770) et le Villanovien II (770-720).

Malgré une continuité fondamentale avec la culture précédente, dite protovillanovienne, caractérisée par le rite de l'incinération (urnes cinéraires biconiques) et la production métallurgique, le Villanovien représente un profond changement, une « révolution » comme disent certains spécialistes.

Par simple extension, les villages tendent à se regrouper, pour atteindre un stade que l'on peut qualifier de proto-urbain. Ils occupent d'abord les collines, pour se répandre ensuite dans les plaines. La société, de tribale et égalitaire qu'elle était, se modifie radicalement, avec l'émergence d'une classe que l'on pourrait dire aristocratique. La base de l'économie reste l'agriculture et l'élevage. Mais la métallurgie, jusqu'alors tributaire de celle du centre de l'Europe et du Danube, commence à jouer un rôle prépondérant. Cette évolution est due à un phénomène extérieur, les rapports avec les navigateurs grecs et phéniciens qui, dès le commencement du VIII<sup>e</sup> siècle, fréquentent l'Étrurie pour s'y alimenter en minerai. Et c'est manifestement pour des raisons liées à ce commerce que les Villanoviens s'établissent sur ou près de la côte, à l'embouchure des fleuves et au-delà de leur territoire d'origine, soit à l'est des Apennins, pour communiquer avec l'Adriatique, et aussi en Campanie, afin de contrôler le trafic maritime en direction du sud.

Notre connaissance de la culture villanovienne repose sur l'étude des nécropoles (plusieurs par sites), qui constituent de véritables « champs d'urnes », comme on en trouve en Europe centrale. Les tombes, creusées profondément dans le tuf tendre, sont en forme de puits, où repose l'urne cinéraire. Celle-ci est fermée par un casque dans le cas d'un homme (*fig. 4*), d'une coupe dans celui d'une femme. Ces dépôts funéraires s'accompagnent d'objets personnels, en rapport aussi avec le sexe du défunt. Et l'on constate dès le début une différence entre les tombes, certaines étant nettement plus riches que les autres. C'est le témoignage d'une hiérarchisation sociale, dominée par ce qui finira par constituer l'aristocratie dont il a été question plus haut. Dès le deuxième quart du VIII<sup>e</sup> siècle, la pratique de l'inhumation devient plus fréquente, sauf en Étrurie intérieure, davantage conservatrice, et les « champs d'urnes » tendent à disparaître.

La métallurgie villanovienne, encouragée par la forte demande de la classe dominante, est d'une qualité remarquable. Aux artisans itinérants semblent succéder de véritables ateliers, qui profitent des courants commerciaux. Ils produisent de la vaisselle laminée et rivetée, puis, à partir de 750, des plateaux, des cistes, des brûle-parfums. Leurs fibules sont d'abord à disque et arc épaissi, puis elles deviennent serpentiformes, coudées ou en sangsue, avec étrier allongé. Dans le domaine de l'armement, il faut mentionner, outre les pointes de lance et les haches à ailerons, les épées, d'inspiration danubienne ou égéenne, pourvues d'un fourreau très orné. Il faut y ajouter les mors articulés (*voir p. 330*), agrémentés de figures fondues à part et soudées, qui témoignent du prestige attaché à la possession d'un char. On peut encore citer les rasoirs, qu'un anneau permettait de porter au cou. C'est sur ces objets de prestige que l'on trouve gravées les premières figurations, des scènes de chasse au cerf et au sanglier.

*Fig. 3. Urne-cabane en terre cuite revêtue d'une tôle de bronze, décorée de bossettes cerclées. Étrurie ou Latium ? Attribuée à un atelier de Vulci. VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Haut. : 32,5 cm. Genève, collection particulière.*

Fig. 3.



La poterie villanovienne recourt à la technique dite de l'*impasto* : la pâte est dégraissée par adjonction de matière quartzreuse naturelle ou de chamotte, c'est-à-dire de terre cuite pilée. L'argile employée est très riche en fer, ce qui

facilitait l'obtention de la couleur noire souhaitée, obtenue par la cuisson réductrice, entre 750 et 900 °C. Le façonnage est réalisé à la main, à partir de colombins d'argile enroulés et soudés par pression ; toutefois, certaines pièces sont montées au tour lent, système primitif de plateaux mus à la main, à vitesse variable. La surface du vase ainsi obtenu est ensuite soigneusement polie, à l'aide d'instruments en pierre, en os ou en métal. Ce polissage améliore sensiblement l'imperméabilité de la surface, restée poreuse, tout en améliorant l'aspect esthétique. Pour réaliser la décoration (méandres, métopes, croix gammées [voir p. 339], etc.), on recourt à toutes sortes de techniques : entaille au couteau, perforation, application de matrice ou de cordelette, passage d'une roulette.

Cette poterie d'*impasto* semble encore régie par l'économie domestique, bien que l'on ne puisse exclure une production en série, comme dans le cas des ossuaires en forme de maison, qui présentent entre eux de telles ressemblances que l'on doit penser à des ateliers, même rudimentaires. Et l'on constate des liens étroits entre les potiers et les artisans du métal : urnes biconiques en terre cuite qui ont leur contrepartie en bronze ; vases d'argile ornés de feuilles d'étain ou de lamelles en bronze ; casques de bronze reproduits fidèlement en terre. Le Latium, où les maquettes de maison apparaissent dès le X<sup>e</sup> siècle (fig. 3), et la Campanie sont une puissante source d'inspiration.

Fig. 4. Urne funéraire biconique en terre cuite recouverte d'un casque en bronze. Trouvée à Tarquinia. VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Florence, Musée archéologique.

Vers 750, la céramique villanovienne se modifie radicalement, sous l'influence des colons grecs de Pithécuses (Ischia) et de Cumès, responsables de l'introduction du tour rapide et des procédés de cuisson oxydo-réducteurs.





Peuples italiques – Jacques Chamay

### **Picenum**

À partir du IX<sup>e</sup> siècle, on voit se développer dans la région comprise entre les fleuves Esino et Salino, soit les provinces des Marches et des Abruzzes actuelles, une culture originale et autonome. Par convention, on l'appelle picénienne, d'après le nom de Picenum que les Romains donnaient à ce territoire. D'après eux, les Picènes faisaient partie de la grande ethnie ombro-sabellique. Ce peuple contrôlait le commerce très important de l'ambre, tiré de la Baltique, qu'il réexportait chez ses voisins de l'Ouest et du Sud. Des produits manufacturés, de provenance méditerranéenne, transitaient aussi par lui.



Composée d'agriculteurs et de guerriers, la société picène a évolué plus lentement que l'Étrurie proche, s'arrêtant au stade proto-urbain. Ce qui n'a pas empêché la floraison d'ateliers locaux spécialisés dans le travail des métaux, de la terre cuite et de l'ambre.

À l'époque orientalisante, quelques communautés de l'intérieur générèrent une classe de type aristocratique, dont la richesse et le pouvoir reposaient sur la maîtrise des routes commerciales franchissant les Apennins. Et, dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle, la côte picène servit d'escale aux navires cinglant vers la plaine du Pô.

Pendentif en bronze. Picenum (?). VII<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Larg. : 19,7 cm. Genève, musée Barbier-Mueller, inv. 201-32.

Pendentif formé d'une plaque de bronze rectangulaire percée de trous permettant d'y suspendre une série de vingt-quatre breloques semblables. La plaque est soudée à une sorte de manche vertical et droit d'où partent, à sa base, deux branches obliques en ligne brisée (représentation schématique d'un homme ?). Manche et branches sont faits d'une tige au profil en V. Les trous situés au sommet du manche servaient à suspendre le pendentif, (probablement par l'intermédiaire d'une grosse fibule). Quant aux autres perforations, elles étaient destinées, semble-t-il, à l'accrochage de breloques supplémentaires.

À la fin du VIII<sup>e</sup> siècle, le rayonnement de la culture villanovienne est à son comble, ainsi qu'en témoigne la découverte en Grèce de fibules et d'armes provenant d'Italie centrale. Mais, peu après, sous l'impulsion de l'élite locale, de plus en plus perméable aux influences étrangères, les mentalités vont changer, d'autant plus que le processus d'urbanisation s'accélère. C'est la période dite *orientalisante* (720-580), où les tombes

des nobles recèlent de véritables trésors d'objets de luxe importés du Proche-Orient. Ces tombes, en forme de chambres à l'architecture complexe, sont abritées dans de vastes tumulus (fig. 2), témoins imposants de la pratique généralisée de l'inhumation. La pénétration du courant orientalisant dépendait évidemment de la position géographique des agglomérations.



Fig. 5. Plaques d'or de Pyrgi portant des inscriptions en étrusque. Rome, musée de la villa Giulia.



Peuples italiques – Jacques Chamay



Fig. 6. Paroi du fond de la « tombe du Baron », Tarquinia.

### Les Étrusques

La région d'Italie correspondant à la Toscane actuelle, la partie occidentale de l'Ombrie et le nord du Latium portait dans l'Antiquité le nom d'Étrurie, foyer de l'une des plus importantes civilisations du monde méditerranéen.

L'aura de mystère qui entoure les Étrusques tient à la question de leur origine, soulevée par les auteurs anciens eux-mêmes. Ainsi, selon Hérodote, les Étrusques seraient venus par mer d'Asie Mineure, plus précisément de Lydie, sous la conduite d'un certain Tyrrhenos, dont ils ont pris le nom (*Tursenoi* ou *Turrenoi*). Selon la chronologie d'Hérodote, telle qu'on peut la reconstituer, la migration aurait eu lieu au XIII<sup>e</sup> siècle avant notre ère. La plupart des historiens latins, qui parlent de *Tusci* ou d'*Etrusci*, suivent Hérodote. Mais une autre théorie, soutenue par un autre historien grec, de peu postérieur, Hellenicos de Milet, fait descendre les Étrusques d'un peuple préhellénique, originaire du nord de l'Égée, les Pélasges. Le rhéteur grec Denys d'Halicarnasse, qui vivait à Rome sous Auguste, rejette cette explication, comme d'ailleurs celle d'Hérodote. Selon lui, les Étrusques, qui se seraient nommés eux-mêmes *Rasena* ou *Rassena*, sont manifestement un peuple très ancien, différent par la langue et les mœurs de tous ceux qu'il connaissait, et il conclut à leur origine autochtone. Cette divergence de vues a eu pour effet, dès la naissance de l'étruscologie (Dempster, 1723), d'alimenter les spéculations les plus diverses, certaines relevant de la pure fantaisie. C'est le mérite de Massimo Pallotino d'avoir recentré le débat en affirmant, en 1947, que la question n'est pas tant l'origine de ce peuple que sa formation, laquelle relève de l'archéologie. Et que les récits antiques doivent être compris comme des tentatives pour rendre compte d'une réalité complexe et évolutive.

La langue étrusque a ajouté au mystère. Aujourd'hui encore, dans l'opinion commune, elle passe pour indéchiffrable et les hypothèses les plus folles circulent dans les milieux ésotériques (fig. 5). Or, chacun devrait savoir que les inscriptions étrusques peuvent se lire, et sans grande difficulté, car elles sont rédigées dans une écriture de type grec, plus précisément eubéen, transmise par les colonies occidentales de Pithécuses et de Cumes. Le problème, car il y en a un effectivement, provient du fait que la langue étrusque n'est apparentée à aucun idiome connu, ni indo-européen ni sémitique (seul le langage préhellénique transcrit sur des stèles trouvées dans l'île de Lemnos présente des analogies avec l'étrusque).

D'autre part, les textes à disposition sont relativement peu nombreux, souvent très courts et sans variété. Il s'agit essentiellement d'inscriptions lapidaires, des épitaphes ou des dédicaces sacrées, où des noms propres se trouvent intégrés à des formules conventionnelles et répétitives. Les spécialistes les lisent, comme on vient de le dire, et les comprennent parfaitement. Mais la pauvreté du vocabulaire et de la syntaxe ne leur permet pas de se faire une idée d'ensemble de la langue. Néanmoins, on enregistre des progrès, dus au recours à la méthode bilinguistique, consistant à comparer des inscriptions de même nature, mais rédigées dans d'autres langues, dans ce cas le latin, l'osco-ombrien, le phénicien ou le grec. Une conclusion paraît désormais certaine : l'étrusque appartient aux langues que l'on parlait en Méditerranée avant que les parlers indo-européens ne se généralisent.

L'archéologie montre que, sur tous les sites où la présence étrusque est attestée, il y a des traces sous-jacentes de la culture villanovienne. D'autre part, elle permet de constater qu'en Étrurie le faciès villanovien se modifie

Fig. 7. Portrait dit « de Brutus ». Bronze étrusque.  
III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Haut. : 69 cm. Rome, musée du Capitole.





Peuples italiens – Jacques Chamay

profondément à la période dite orientalisante, marquée par l'abondance des objets et motifs figurés importés d'Orient. Ce changement était attribué, il y a quelques années encore, à un phénomène de migration, l'arrivée d'un peuple nouveau qui en remplaçait un autre. Mais, aujourd'hui, on privilégie la continuité. L'identité étrusque se serait constituée, à partir du milieu du IX<sup>e</sup> siècle, par l'assimilation de groupes divers, en provenance de l'Égée, de l'Anatolie, de l'Europe centrale, de la Sardaigne et de l'Italie, tous attirés par les richesses naturelles du pays. Cette formation fut lente, certains traits de la culture villanovienne perdurant jusqu'à la fin du VIII<sup>e</sup> siècle.

L'histoire des Étrusques commence donc lorsque les villages dispersés sont abandonnés au profit d'un habitat centralisé, qui aboutira à la création de cités, archéologiquement décelables dès le début du VII<sup>e</sup> siècle. Ce syncrétisme va de pair avec l'émergence d'une classe seigneuriale, les *lucumons*, qui concentre la richesse. Cette richesse ne repose plus seulement sur l'agriculture et l'élevage, mais sur l'exploitation organisée des ressources minières (gisements de fer, de cuivre, d'argent et d'alun des monts de la Tolfa, des collines de l'Argentario, du mont Amiata et de l'île d'Elbe), auxquelles il faut ajouter le bois et le sel. Cette société s'ouvre largement à l'influence grecque, que ce soit sur le plan matériel (culture de la vigne et de l'olivier, emploi du tour de potier) ou sur celui des mœurs (banquet) et de la pensée (mythes, épopées homériques).



À l'époque historique, les cités de l'Étrurie étaient au nombre de douze : Cerveteri, Véies, Tarquinia, Vulci, Vetulonia, Roselle, Populonia, Volsinies (Orvieto), Chiusi (le Clusium des Romains), Pérouse, Arretina (Arezzo) et Velathri (Volterra). Indépendantes comme des cités-États grecques, souvent en lutte les unes contre les autres, elles formaient cependant une confédération, centrée sur un culte commun au *Fanum Voltumnae*, important sanctuaire situé à proximité de Volsinies, où officiait un magistrat fédéral.

La plupart des cités bâties par les Étrusques étaient proches de la mer, nommée d'après eux Tyrrhénienne. Et ils avaient établi des ports, comme Populonia, en face de l'île d'Elbe, d'où provenait le fer alimentant la sidérurgie locale. Ou encore Gravisca, près de Tarquinia (fig. 6), fréquenté par des marchands grecs, des Ioniens d'abord, dont certains venaient de Naucratis en Égypte.

Fig. 8. Le vase d'Euphronios – du nom du célèbre peintre de la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. qui a signé sa décoration – est orné de scènes mythologiques relatives à la mort du héros homérique Sarpédon. Façonné par le non moins célèbre potier Euxitheos, ce cratère mesure plus de 45 centimètres de hauteur et pouvait contenir environ 25 litres de vin. New York, The Metropolitan Museum of Art.

L'apogée de la puissance étrusque se situe entre 620 et 500 environ. Leur empire s'étend du Pô dans le Nord jusqu'à la Campanie dans le Sud, laquelle est contrôlée par deux autres dodécapoles.

Le déclin des Étrusques commence lorsque leurs alliés, les Carthaginois, sont défaits en Sicile à la bataille navale d'Himère (480) et que peu après, en 474, ils sont vaincus eux-mêmes, au large de Cumès, par la flotte des Syracusains, lesquels s'emparent de l'île d'Elbe. Sur terre, ils subissent la pression des Samnites (prise de Capoue en 425) et des Romains (chute de Véies en 396). En 384, la thalassocratie étrusque subit un ultime revers, lorsque les Syracusains s'emparent de Pyrgi, l'un des trois ports de Caere, et détruisent son sanctuaire, fameux dans toute la Méditerranée.

La rivalité avec Rome reprend dans les dernières décennies du IV<sup>e</sup> siècle. La bataille de Sentinum, en 295, est décisive. L'armée ennemie pénètre en territoire étrusque et soumet les cités l'une après l'autre, la dernière étant Volsinies (264). Cette conquête est favorisée par les tensions sociales. Dès lors, l'Étrurie vit sous la tutelle de l'*Urbs*. Les grandes voies qui la traversent – Flaminia, Claudia, Cassia – accélèrent sa romanisation. Sous Auguste, elle est érigée en *regio* VII de l'Italie, les douze peuples d'origine (*duodecim populi*) passant à quinze, par l'adjonction de Pise et d'autres cités. La langue étrusque ne tarde pas à devenir une langue morte.

La dette de Rome à l'endroit de l'Étrurie, à laquelle elle fut soumise jusqu'en 509, est considérable : art (portraits, *fig. 7*, sarcophages à gisant), architecture (temples), génie civil (remparts, *Cloaca Maxima* ou grand égout) et surtout religion (science des aruspices). L'empereur Claude qui en était conscient, rédigea un ouvrage savant sur les Étrusques, malheureusement perdu.

Le patrimoine archéologique de l'antique Étrurie compte parmi les plus considérables qui soient, en nombre et en qualité. Et il se distingue aussi par sa variété, les Étrusques n'ayant jamais connu une véritable unité politique, encore moins une capitale culturelle. Leur art reflète surtout l'opulence d'une puissante oligarchie, particulièrement ouverte aux cultures étrangères, grecque notamment, comme en témoigne par exemple la multitude de vases attiques (*fig. 8*), de première qualité, qu'elle a importée pour son usage personnel.

Les nécropoles, qui doublaient en surface les cités, ont livré un abondant mobilier, dont les musées de Toscane sont pleins : sarcophages (*fig. 9*), vaisselle en bronze, bijoux en or, intailles en pierre dure, etc.

#### **Ombrie**

*Limitée à l'est par les sommets de l'Apennin, à l'ouest par le lac Trasimène et au sud par le Monte Terminillo, l'Ombrie est traversée par la vallée du Tibre. Cette région a subi l'influence des cultures villanoviennes puis étrusques, mais elle conserva longtemps sa culture propre. On le constate notamment dans le domaine linguistique, où l'ombrien se distingue non seulement de l'étrusque, mais aussi des autres parlars du groupe général auquel il appartenait, l'osco-ombrien. Sur le plan matériel, c'est la petite statuaire en bronze qui fait aujourd'hui sa réputation, non seulement parmi les archéologues, mais aussi parmi les artistes, séduits par l'allongement expressif des figures.*



Peuples italiques – Jacques Chamay

### **Daunie**

La région d'Italie méridionale que l'on appelait Apulie dans l'Antiquité (aujourd'hui les Pouilles) était occupée par trois peuples, les Dauniens au nord, les Peucètes au centre et les Messapiens au sud. Ces peuples, désignés collectivement sous le nom de lapyges, sont probablement issus de la dernière vague d'immigration en provenance d'Illyrie (côte dalmate), à la fin de l'âge du Bronze. Ils entretenaient des rapports difficiles avec les colons grecs du golfe de Tarente ; ainsi, en 473, les Messapiens infligèrent une cuisante défaite aux Tarentins et à leurs alliés de Rhégion (Reggio). Jamais, paraît-il, on n'avait vu autant de sang grec versé sur un champ de bataille ! Jusqu'à leur annexion par Rome, les lapyges, regroupés en agglomérations solidement défendues, conservèrent jalousement leur identité culturelle, traduite surtout par leur céramique peinte, qui, malgré l'exemple grec, conserva longtemps son caractère « géométrique ». C'est la Daunie qui a livré la céramique la plus remarquable en nombre et en qualité. Cette région est aussi connue pour ses stèles funéraires anthropomorphes (plus de deux mille), à décor incisé et originellement rehaussé de couleurs. Ces stèles ne comportent aucune inscription, les Dauniens ayant ignoré l'écriture, comme d'ailleurs les autres peuples lapyges.

Deux coupes à anse verticale (en grec, kyathos). Terre cuite. Daunie méridionale, probablement Ortona. 550-400 avant J.-C. Haut. max. : 17,2 cm et 17 cm ; diam. : 18 cm et 18 cm. Genève, musée Barbier-Mueller, inv. 204-32 et 204-34.



De la grande sculpture en terre cuite, on a quelques exemples, dont l'*Apollon* de Véies (520-500), ayant décoré un temple de cette ville, celle-ci étant connue par les textes pour avoir été la patrie de Vulca, appelé à Rome par les Tarquins pour modeler le *Jupiter* du Capitole. La peinture murale, elle, se donne à voir dans les tombes de Tarquinia, le plus grand ensemble pictural du monde classique avant la période romaine. Quant au patrimoine construit, il consiste essentiellement en vastes tumulus et chambres funéraires, celles-ci reflétant l'architecture domestique. La plus remarquable dans ce sens est la tombe des Reliefs à Cerveteri, où sont figurés avec un réalisme confondant les objets familiers du défunt, suspendus aux parois comme prêts à l'emploi.

*Fig. 9. Les deux personnages qui ornent le couvercle en terre cuite du « sarcophage des Époux » sont de grandeur nature. L'influence de la Grèce archaïque est ici très sensible, comme le montrent les yeux en amande et les bouches souriantes. Nous sommes en présence de l'un des plus grands chefs-d'œuvre produits par l'art étrusque. VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Rome, musée de la villa Giulia.*





Les Étrusques passaient auprès des Romains pour d'excellents bronziers. Ce compliment faisait référence à la grande et à la petite statuaire. Mais, pour nous, la métallurgie étrusque, ce sont surtout les ustensiles trouvés dans les tombes.

Le bronze utilisé était un alliage de cuivre et d'étain, l'étain représentant entre 5 et 15 pour cent de l'ensemble. L'adjonction d'un peu de plomb rendait le matériau très ductile, donc aisé à travailler.

*Fig. 10. Ce grand vase étrusque en terre cuite, qui date d'environ 600 avant J.-C., a été fabriqué « en série ». Décoré grâce à la méthode de l'estampage, il porte une frise d'animaux inspirés de l'art grec archaïque. Comme le pithos chez les Grecs ou le dolium chez les Romains, ce type de récipient servait à conserver les denrées, solides (céréales) ou liquides (huile, vin). Haut. : 82 cm. Genève, musée Barbier-Mueller, inv. 201-18.*



La vaisselle métallique nécessitait un long martelage à chaud pour parvenir à la forme désirée, l'assemblage des parties se faisant par rivetage. Et, pour les décorations rapportées, on recourait au moulage. La technique de la cire perdue était réservée aux pièces très élaborées. Un long et minutieux travail à froid suivait la fonte : ébarbage, polissage, gravure.

Enfin, dans le domaine de la poterie (*fig. 10*), l'avènement des Étrusques marque un grand progrès : *l'impasto* villanovien se trouve progressivement remplacé, dès le deuxième quart du VII<sup>e</sup> siècle, par la technique du *bucchero*. Celle-ci nécessitait une argile naturellement ferrugineuse, qu'il fallait dépurer soigneusement. Pour en faire des vases, on employait le

tour rapide. Après le tournage, les surfaces subissaient un polissage très soigné. Puis les pièces étaient cuites en réduction dans des fours, où elles se trouvaient bien séparées du combustible. Avant cuisson, les vases étaient certainement enduits d'un léger badigeon d'oxyde de fer purifié, pour obtenir une surface d'un noir profond et satiné.

Outre sa qualité technique, le *bucchero* étrusque se signale par la grande diversité des formes. H. B. Walters l'a justement qualifié de « céramique nationale de l'Étrurie ». Cette céramique disparaîtra vers 500.